

Théâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers
direction Didier Bezace

ABÉCÉDAIRE



Liens

Saison 2004/2005
Les Petits Cahiers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

Liens

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

AVANT-PROPOS

Il se peut qu'on ne les voit pas ou qu'on en néglige l'importance, ceux dont nous testons la réalité ou la solidité aux détours de nos vies qui les tissent et quelquefois les emmêlent au point de devoir les rompre.

Mais au-delà de notre filiation et de notre intimité aléatoirement maîtrisées, c'est sans doute le lien social qui nous implique collectivement comme humain responsable qui sera l'élément déterminant du siècle en cours. Saurons-nous être à la hauteur de cette nécessité sans sombrer dans le tout juridique ?

Il ne suffit pas d'être lié ; il faut l'être bien, sinon le mieux possible.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

AVIS (aux intéressés)

Or, cette période, immédiatement à venir, d'exigence accrue, nous l'abordons dans une profonde crise de l'évidence fondatrice, privés de transcendance, source qui nous dicterait les valeurs, livrés sans fondements à l'obligation de répondre comme au risque de notre pensée, de notre jugement, de nos décisions, et sachant que nous ne sommes plus – si nous l'avons jamais été – dans l'impunité, dans l'inconséquence qui nous faisaient si illusoirement insouciant. Nous l'abordons désarrimés les uns des autres, ivres de la tenace illusion que nous pouvions tout faire, tout désirer, l'État, la Providence, l'Avenir y pourvoiraient. Dieu ne nous dit plus le Bien, ni l'Avenir, la certitude du Meilleur. Secrètement rôdent notre angoisse, notre perte d'estime et de confiance, un Autrui dont les contours se sont estompés, un Moi qui est enflé sans pour autant nous satisfaire. Désarroi, sans doute. Mais chance aussi de percevoir ce qui ne se laisse saisir que du plus aigu des crises : le sens profond d'une alliance, le caractère sacré du lien.

Monette VACQUIN,
La Responsabilité,

© Éditions Autrement. collection « Morales », 2002.

A

AVIS (aux intéressés)

Or, cette période, immédiatement à venir, d'exigence accrue, nous l'abordons dans une profonde crise de l'évidence fondatrice, privés de transcendance, source qui nous dicterait les valeurs, livrés sans fondements à l'obligation de répondre comme au risque de notre pensée, de notre jugement, de nos décisions, et sachant que nous ne sommes plus – si nous l'avons jamais été – dans l'impunité, dans l'inconséquence qui nous faisaient si illusoirement insoucians. Nous l'abordons désarrimés les uns des autres, ivres de la tenace illusion que nous pouvions tout faire, tout désirer, l'État, la Providence, l'Avenir y pourvoiraient. Dieu ne nous dit plus le Bien, ni l'Avenir, la certitude du Meilleur. Secrètement rôdent notre angoisse, notre perte d'estime et de confiance, un Autrui dont les contours se sont estompés, un Moi qui est enflé sans pour autant nous satisfaire. Désarroi, sans doute. Mais chance aussi de percevoir ce qui ne se laisse saisir que du plus aigu des crises : le sens profond d'une alliance, le caractère sacré du lien.

Monette VACQUIN,
La Responsabilité,

© Éditions Autrement, collection « Morales », 2002.

B

BOOMERANG

Il est intéressant de chercher à comprendre les raisons qui font que les hommes s'attachent avec tant d'acharnement à ce concept de liberté. Il faut noter tout d'abord qu'il est sécurisant pour l'individu de penser qu'il peut « choisir » son destin puisqu'il est libre. Il peut le bâtir de ses mains. Or, curieusement, dès qu'il naît au monde, sa sécurisation il la cherche au contraire dans l'appartenance aux groupes : familial, puis professionnel, de classe, de nation, etc., qui ne peuvent que limiter sa prétendue liberté puisque les relations qui vont s'établir avec les autres individus du groupe se feront suivant un système hiérarchique de dominance. L'homme libre ne désire rien tant que d'être paternalisé, protégé par le nombre, l'élu ou l'homme providentiel, l'institution, par des lois qui ne sont établies que par la structure sociale de dominance et pour sa protection.

Henri LABORIT.

Éloge de la fuite,

© Éditions Robert Laffont, collection « La Vie selon », 1976.

C

C'EST MON CHOIX

C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en fines-nous, lui et moi, notre alliance. Mais ce mélange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela détrempe merveilleusement et relâche cette soudure fraternelle. Les frères ayant à conduire le progrès de leur avancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vraies et parfaites amitiés, pourquoi se trouvera-t-elle en ceux-ci ? Le père et le fils peuvent être de complexion entièrement éloignée, et les frères aussi. C'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un méchant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiés que la loi et l'obligation naturelle nous commandent, il y a d'autant moins de notre choix et liberté volontaire. Et notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aie essayé de ce côté-là tout ce qui en peut être, ayant eu le meilleur père qui fut onques, et le plus indulgent, jusques à son extrême vieillesse, et étant d'une famille fameuse de père en fils, et exemplaires en cette partie de la concorde fraternelle. [...] D'y comparer l'affection envers les femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix, on ne peut, ni la loger en ce rôle. Son feu, je le confesse, [...] est plus actif, plus cuisant et plus âpre. Mais c'est un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'âpre et de poignant.

Michel de MONTAIGNE.
Essais, Livre I, chapitre 28, *De l'amitié*, 1588.

D

DEUX EN UNE

La signification originelle du mot « familia » évoque le concept d'esclavage et de dépendance : la collectivité des serfs, des assujettis (latin : « famul », osque : « famel »), constituait, dès l'Antiquité, la base grâce à laquelle une lignée pouvait assumer une personnalité. La famille, la maison (« oikos »), les biens, la terre et les esclaves, constituaient la cellule de base d'une société rurale dont les structures présentent d'importants éléments communs qui réapparaissent à des époques et en des lieux différents.

L'« oikonomia », ensemble de fonctions, de compétences et de pouvoirs qui président à l'administration et à la distribution des biens, comme aux règles de conduite domestique et d'équilibre, était, pour Aristote, le domaine de base de l'autorité familiale. Dans la famille, donc, au moins selon l'acception que ce concept a assumée dans les antiques civilisations méditerranéennes, et qui s'est transmise pendant longtemps jusqu'au seuil de la civilisation capitaliste, se retrouvent intimement liées deux idées : celle de totalité indivise et celle de dépendance. Ces deux idées complémentaires sont solidaires : la maison est le centre de réunion de tous les membres intégrés à la famille ; et le rapport de dépendance et de soumission lie la totalité des membres à une autorité centrale.

Fernand BRAUDEL,
La Méditerranée,

© Éditions Flammarion, 1986.

E

ELLE

Soudain, le désastre survient, la fréquence cardiaque chute dans un concert d'alarmes, la patiente se meurt sous nos yeux, et le cauchemar devient réalité. Garder son sang-froid alors qu'un cataclysme gronde en chacun de nous, épurer nos pensées des sentiments qu'elle nous inspire, puis masser, encore et encore, jusqu'à ce que des gouttes de sueur coulent le long de notre échine, qu'une chaleur étouffe notre corps en nage sous la moiteur des casaques en papier, et que le craquement sec des côtes résonne d'un écho macabre à chaque dépression du sternum. On lance un avis d'aggravation à la famille, puis on évacue leur image culpabilisante de notre esprit. Le massage cardiaque continue, sans relâche, bien que l'énergie de chacun décroisse au fil du temps, que les forces engagées dans la bataille ne suffisent plus à contraindre la vie, dont les empreintes s'effacent déjà. Sylvie est morte mais personne n'ose y croire, atterré par cette réalité terrifiante, d'avoir désavoué le contrat moral qui nous liait à elle. La lourde décision d'interrompre la réanimation incombe au chirurgien et à l'anesthésiste, que les autres scrutent d'un œil interrogateur et anxieux pendant de longues minutes ; le temps d'admettre l'inadmissible, l'irréversibilité de la situation, et la culpabilité irraisonnée de l'avoir tuée.

Lorsqu'ils acquiescent enfin, chacun suspend son geste, comme figé dans l'ambivalence d'un sentiment où se mêlent soulagement et accablement. Le temps s'arrête dans un silence de mort. Le corps est là, inerte, et toutes les images défilent devant nos yeux, s'entrechoquent, provoquent un séisme intérieur, fissurent notre volonté de repousser les limites toujours plus loin, alimentent nos névroses morbides. Nous jetons les gants au baquet avec le dépit d'un boxeur mis K.-O. Tandis que nous quittons la salle d'opération, la mort de Sylvie s'inscrit en nous à jamais, de cette marque indélébile qui appartient à notre histoire personnelle.

Lionel CHARBIT,

Commun des mortels.

Voyage au bout de la vie ou l'expérience d'un jeune chirurgien,

© Éditions L'Harmattan, 2004.

F

FUSIONNEL

Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens,

Elle a la forme de mes mains,
Elle a la couleur de mes yeux,
Elle s'engloutit dans mon ombre
Comme une pierre sur le ciel.

Elle a toujours les yeux ouverts
Et ne me laisse pas dormir.
Ses rêves en pleine lumière
Font s'évaporer les soleils,
Me font rire, pleurer et rire,
Parler sans avoir rien à dire.

Paul ÉLUARD,
L'amoureuse,
in *Capitale de la douleur,*
© Éditions Gallimard, 1970.

G

GALAXIQUE

L'interconnexion des ordinateurs peut être un instrument au service de l'intelligence collective. En effet, le « cyberspace » en voie de constitution autorise une communication non médiatique à grande échelle. Comme on le sait, les médias classiques (relation un-tous) instaurent une séparation nette entre centres émetteurs et récepteurs passifs isolés les uns des autres. Le téléphone (relation un-un) autorise une communication réciproque, mais ne permet pas de vision globale de ce qui se passe sur l'ensemble du réseau ni la construction d'un contexte commun. On approche d'une infrastructure pour l'intelligence collective grâce à un troisième dispositif de communication, structuré par une relation tous-tous. Dans le « cyberspace », chacun est potentiellement émetteur et récepteur dans un espace qualitativement différencié, non figé, aménagé par les participants, explorable. Ici, on ne rencontre pas les gens principalement par leur nom, leur position géographique ou sociale, mais selon des centres d'intérêt, sur un paysage commun du sens ou du savoir.

Pierre LÉVY,
Pour l'intelligence collective
in *Le Monde diplomatique*, octobre 1995.

H

HÉGÉLIEN

Il suffit de citer, parmi de nombreux exemples, l'anneau nuptial et l'anneau pastoral, ainsi que l'*anneau du Pêcheur* qui sert de sceau pontifical et que l'on brise à la mort du Pape, pour percevoir que l'anneau sert essentiellement à marquer un lien, à *attacher*. Il apparaît ainsi comme le signe d'une alliance, d'un vœu, d'une **communauté**, d'un destin associé.

L'ambivalence de ce symbole vient du fait que l'anneau *relie* en même temps qu'il *isole*, ce qui n'est pas sans rappeler la relation dialectique **maître-esclave**. L'image du fauconnier baguant un faucon qui, dès lors, ne chassera plus que pour lui peut être rapprochée de celle de l'Abbé, substitut de la divinité, passant l'anneau nuptial au doigt de la novice, qui devient de ce fait l'épouse mystique de Dieu, la servante du Seigneur. Avec cette différence que la soumission de la religieuse, contrairement à celle de la bête, est librement consentie. C'est ce qui donne à l'anneau sa valeur sacramentelle : il est l'expression d'un vœu. On remarquera ici que la tradition veut que les fiancés, dans la célébration du mariage, *échangent* leurs anneaux. Ce qui veut dire que la relation ci-dessus évoquée s'établit entre eux doublement, en deux sens opposés : une dialectique doublement subtile en effet qui veut que chacun des conjoints devienne ainsi maître et esclave de l'autre.

Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT,
Dictionnaire des symboles,

© Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », 1997.

I

IL EST LIBRE, MAX

À quoi tient le coup de génie de Freud ?
Avoir inventé une *méthode* – association libre = analuein = déliaison = métier à détisser – et un *dispositif* – une parole allongée, analogue approximatif du rêve, une parole susceptible d'échapper à la vigilance pour celui qui l'émet comme pour celui qui l'écoute et adressée à un destinataire non identifié, aussi présent qu'absent. Cette méthode et ce dispositif, sous condition qu'ils puissent demeurer instituants plus qu'institués, permettent au langage de n'être plus réduit aux *fonctions* qu'on se plaît à lui assigner. Par l'analyse, le langage est délié de toute fonction. Il est comme rendu à sa puissance et à son infirmité foncières. Il porte et déporte vers ce qui lui échappe. Il est transporté hors de lui, il est transfert.

Jean-Bernard PONTALIS,
Ce temps qui ne passe pas,
© Éditions Gallimard, 1997.

J

JOYAU

Un cœur de grenouille, il faut l'avoir vu, détaché du corps, en un tube de verre où on l'a mis avec un liquide convenable, continuant à battre, des jours durant et davantage. Plus impressionnant que dans la poitrine originelle d'où il fut extrait, il faut l'avoir vu, coupé de tout, mais toujours vaillant, aveuglément et vainement à son affaire, non distrait, accomplissant sans un raté, sans une hésitation son œuvre de battant, battant, battant dorénavant pour personne, faiseur d'une marée régulière comme lorsque dans la nature à l'intérieur d'un modeste batracien il se trouvait abouché aux artères et veines d'un organisme, poussant environ à chaque seconde un flot de sang, d'hématies et de globules... et le reste. Dès l'embryon, dès l'œuf il était en route, il mettait en route, auteur de la circulation.

Henri MICHAUX.

Poteaux d'angle,

© Éditions Gallimard, 1981.

K

KIDNAPPING

*Je remercie le temps
il me prend dans ses bras
et il efface derrière lui la route.*

ADONIS,
Pollens, traduit par Claude Esteban,
in *Mémoire du vent*,
© Éditions Gallimard, 2002.

L

LIGNAGE

L'étude de la parenté est celle des rapports qui unissent les hommes entre eux par des liens fondés sur la consanguinité et sur l'affinité. Utilisant ces termes, déjà une série de problèmes se pose. Le terme « consanguinité », par exemple : on peut l'entendre comme l'ensemble des individus reliés à un quelconque être humain par l'intermédiaire d'hommes et de femmes, indifféremment en ligne directe ou collatérale, selon des chaînes généalogiques conçues comme toutes équivalentes. C'est là le contenu du terme très général de « consanguinité ».

En fait, cette définition, qui essaie de coller au plus près de la réalité biologique, n'est pas celle que l'on va trouver dans les groupes humains. D'abord parce que les chaînes ne regroupent pas nécessairement des rapports d'ordre purement biologique – pour ne parler que de l'adoption sous ses différentes formes –, ensuite parce que dans les sociétés humaines les chaînes ne sont jamais toutes équivalentes. La consanguinité est une affaire de choix, de manipulation et de reconnaissance sociale.

De même pour la filiation. Dans bien des sociétés, elle n'a pas nécessairement à voir avec l'engendrement à proprement parler.

Françoise HÉRITIER,
Masculin/Féminin. La Pensée de la différence,
© Éditions Odile Jacob, 1996.

M

MADELEINE

« ...Entre le souvenir qui nous revient brusquement et notre état actuel... la distance est telle que cela suffirait, en dehors même d'une originalité spécifique, à les rendre incomparables les uns aux autres. Oui, si le souvenir, grâce à l'oubli, n'a pu contracter aucun lien, *jeter aucun chaînon entre lui et la minute présente*, s'il a gardé ses distances, son isolement dans le creux d'une vallée ou à la pointe d'un sommet, il nous fait tout à coup respirer un air nouveau, précisément parce que c'est un air qu'on a respiré autrefois, cet air... qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. » ¹

[...]

Parce que la sensation qui nous revient, nous revenant de si loin, n'est donc pas liée au mouvement temporel qui actuellement nous emporte, nous nous trouvons nous-mêmes un instant détachés de ce courant. Nous cessons « de nous sentir médiocres, contingents, mortels » ; nous nous sentons *libres*, libres de nous déterminer nous-mêmes, libres de nous reconnaître en ce que nous étions, libres d'établir entre notre passé et notre présent le rapport métaphorique.

¹ Marcel PROUST,
Le Temps retrouvé, vol. 2, p.13 cité par Georges POULET,
in *Études sur le temps humain*, tome 1, Librairie Plon, 1950,
© Éditions du Rocher, 1976.

N

NERVEUX

Chacun des centres verbaux est uni avec la portion de la corticalité où siège la fonction générale dont il n'est qu'un élément spécialisé... Que ces faisceaux d'union de la zone du langage avec les autres zones de la corticalité soient détruites et le malade perd un de ses modes d'extériorisation ou de réception du langage. Mais... toujours dans ces cas le langage intérieur est intact, caractère différentiel capital avec les lésions de la zone du langage. On a alors une variété d'aphasie pure : aphasie motrice sous-corticale, cécité verbale pure de DÉJERINE, surdité verbale pure. La notion du mot n'est en rien alt r e ; la symptomatologie est réduite à la perte d'un seul mode d'expression de la pensée, tous les autres modes persistent et en particulier, il n'y a jamais d'agraphie.

MIRAILL ,
De l'aphasie sensorielle, 1896,
cité par André OMBREDANE,
in *L'aphasie et l'élaboration de la pensée explicite*,
 ditions P.U.F., 1951.

O

OMBILICAL

Je suis une fille rebelle et je suis une fille soumise. J'ai confiance en moi parce qu'une mère a veillé sur moi, je n'ai aucune confiance en moi parce que je suis veillée par une mère. Je suis solide parce qu'elle tient à moi, je suis friable parce que je tiens à elle.

Maintenant qu'elle n'est plus là, mes lignes de fuite s'embrouillent. Elle ne me manque pas, j'ai le cœur sec, ne pleure pas, je suis libre et légère, je suis un atome détaché et tout se vaut dans l'univers.

Pierrette FLEUTIAUX,
Des phrases courtes, ma chérie,
© Éditions Actes Sud, 2001.

P

PRÉCISION

La réforme du divorce, en cours d'examen par les députés, et qui devrait être adoptée avant la fin du mois de mai, cherche à pacifier et simplifier les procédures. Elle témoigne d'une vision plus souple du mariage, qui n'est plus le lien indissoluble d'antan, qui se veut une union pour le meilleur, pas forcément pour le pire. Comme toutes les réformes touchant au droit familial, elle suscite des débats passionnés. Un des points forts du projet est la création d'une procédure pour « *altération définitive du lien conjugal* », qui supprime l'ancienne « *rupture de la vie commune* » et permet à l'un des conjoints de demander, de façon unilatérale, le divorce après seulement deux années de séparation, contre six ans auparavant.

Isabelle REY-LEFEBVRE,
in *Le Monde*,
dimanche 18 – lundi 19 avril 2004.

Q

QUOTIDIEN

Pourquoi des conversations ? Pourquoi tant d'échanges de paroles des heures durant ? On revient s'appuyer sur un environnement proche et avec des proches s'entretenir de proches, afin d'oublier l'Univers, le trop éloignant Univers, comme aussi le trop gênant intérieur, pelote inextricable de l'intime qui n'a pas de forme.

Henri MICHAUX,
Poteaux d'angle,
© Éditions Gallimard, 1981.

R

RÉCAPITULATIF

Il ne sera jamais inutile de rappeler que le théâtre est une pérennité et non un simple moment et que, devant les chiffres de l'audience télévisée par exemple, devant un spectacle ou un événement, on doit avancer le chiffre des millions de spectateurs qui, au cours du temps, depuis sa naissance, ont assisté au théâtre. Combien de milliers et de milliers de fois et pour combien de milliers d'hommes et de femmes réunis a été représenté dans le monde *Hamlet* de Shakespeare, et combien de fois le sera-t-il encore ? Si donc le théâtre existe et résiste à notre époque obscure, cela veut dire que, dans l'homme, il y a en mouvement depuis toujours les anticorps d'une possible identité et harmonie qui luttent contre l'entropie de la division.

Giorgio STREHLER,
in *Les Pouvoirs du théâtre. Essais pour Bernard Dort*,
textes réunis et présentés par Jean-Pierre Sarrazac,
© Éditions THÉÂTRALES, 1994.

S

SPIRALE

... non contente de les rejeter hors du monde du travail et de ses bénéfiques, de les condamner à des existences lamentables, de les vouer à souffrir dans leur chair de la malnutrition et de misères physiologiques qui appartiennent au XIX^e siècle, la puissance mortifère de l'exclusion est telle qu'elle s'intériorise au cœur même de certains sujets qui deviennent, alors, leurs propres bourreaux en recréant inconsciemment les conditions toujours renouvelées de leur propre exclusion. Le clochard est un exclu qui en est venu à ne plus pouvoir vivre autrement que dans l'exclusion perpétuelle de lui-même. Auto-exclusion pathologique, compulsive et endogène, qui l'entraîne bien au-delà des limites de marginalité que lui assignaient les processus d'exclusion sociale. L'exclusion, au-delà d'une certaine limite, agit comme un virus qui, en s'installant au cœur du sujet, le force à le reproduire à l'infini.

Patrick DECLERCK,
Les Naufragés. Avec les clochards de Paris,
© Éditions Plon, collection « Terre Humaine », 2001.

T

TROUBLANT

Aujourd'hui ce temps de tous les possibles est aussi un temps de désarroi. La mondialisation des problèmes, la complexité des sociétés modernes, le devoir d'ingérence, l'état écologique de la Terre, les mutations profondes liées à l'irruption d'un pouvoir techno-scientifique que rien ne semble pouvoir maîtriser exigent de nous des responsabilités qui nous engagent, les uns envers les autres, et tous envers l'avenir, menacé par le pillage de la planète, les risques de destruction, et les dangers moins visibles mais tout aussi réels que sont les pertes de repères et la dissolution du lien social. Car, davantage connectés dans l'immédiateté que reliés dans la temporalité, c'est une véritable maladie du lien que nous avons contractée.

Monette VACQUIN,
La Responsabilité,

© Éditions Autrement, collection « Morales », 2002.

U

UNION

Deux solitudes qui se rencontrent ne produisent pas une double solitude, mais son contraire : « le contraire de un ». D'une telle rencontre peut naître une relation forte comme un nœud, mais qui, comme un nœud, peut se défaire à tout moment. Personnellement, je suis un bout de corde qui se délie facilement, mais l'instant où se forme le nœud me passionne toujours. La rencontre entre deux individus est toujours un don.

Erri DE LUCA,
« de la solitude à la solidarité »,
entretien avec Fabio Gambaro,
in *Magazine littéraire* n° 428 février 2004,
© Magazine littéraire, 2004.

V

VAUDEVILLE

Le paysan sortit et contempla avec fierté son jeune coq. Un animal insolent, magnifique – déjà il avait soumis les trois poules dépenaillées. Mais le coquelet dressait la tête, écoutant le défi des coqs lointains et invisibles dans cet univers inconnu. Voix de fantômes lançant mystérieusement des limbes vers lui leurs cris. Il répondait par un défi éclatant, indomptable.

– Il va sûrement s'envoler un de ces jours, dit la femme du paysan.

Alors ils lui jetèrent du grain pour le leurrer, s'en emparèrent bien qu'il se défendît, à coups d'ailes et d'ongles ; ils lui attachèrent à la patte une corde qu'ils assujettirent à son ergot et ils attachèrent l'autre bout au poteau qui soutenait l'appentis de l'âne.

Lâché, le jeune coq marcha d'un pas impétueux, prétendant, l'air indigné, s'éloigner des humains ; il arriva au bout de sa corde, fit un effort violent et clochard de sa patte prisonnière pour se dégager, tomba et, pendant un instant, se débattit éperdument sur la sordide terre battue au grand effroi des poules dépenaillées puis, avec une saccade affaiblie, se retrouva sur ses pattes et s'arrêta pour réfléchir. Le paysan et sa femme rirent de bon cœur et le jeune coq les entendit. Il eut alors l'obscur pressentiment qu'il était attaché par la patte.

D.H. LAWRENCE,

L'homme qui était mort,

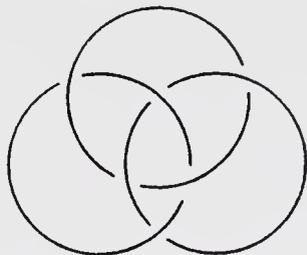
traduction Jacqueline Dalsace et Pierre Drieu La Rochelle,

© Éditions Gallimard, 1934.

W

www.LACAN.fr

Du « nœud borroméen » – trilogie de nœuds empruntant sa dénomination à la famille milanaise des Borromeo dont le blason était orné au xv^e siècle de trois anneaux entrelacés –, Lacan dira qu'il lui vient comme une bague au doigt – entendons qu'il est « providentiellement » approprié à penser la jointure de *RSI*. Comme si Lacan redorait les blasons de la psychanalyse avec ses nœuds ! En l'introduisant, Lacan se réfère en effet aux « armoiries des Borromée » (*S XIX*, 8 février 1972).



D'après J. Lacan, *Télévision*, Le Seuil.

Au-delà des dimensions – « le symbolique, l'imaginaire et le réel » –, le « borroméisme » permet de penser désormais un ensemble structural. Le nœud se présente en effet comme une série d'anneaux ou de « ronds » qui à la fois tiennent ensemble – c'est le principe du nouage – et dont chacun garde en quelque sorte son propre trou. C'est ce qui rend le trio solidaire : que l'on en coupe l'un (des trois), et les autres se défont. Réel, imaginaire et symbolique y sont représentés comme les trois anneaux reliés deux à deux, qui en conséquence ne s'enchaînent à aucun autre.

Paul-Laurent ASSOUN,

Lacan,

© Éditions P.U.F., collection « Que sais-je ? » n° 3660, 2003.

X

XIÈME (fois)

L'interprète, l'auteur tragique ou l'artiste, répètent ce qui doit être répété, qu'il est nécessaire de conserver le principe de filiation pour vivre, et montrent aussi, par l'exemple d'une fiction ancrée dans son temps, ce qu'un refus du principe de filiation peut impliquer. Il faudra donc comprendre comment les textes dramatiques, les tableaux, les essais et les romans s'interrogent, quelle que soit leur période, sur le principe du Père, sur sa construction mythique et sur sa mise en place sociale. Cette construction est l'histoire symbolique d'une crise, constamment commentée, et débouche naturellement sur l'énigme du monde.

L'auteur-interprète répète et questionne, utilise les images mythiques pour faire sens, prend acte des conflits, transmet les dangers inhérents au mythe dont Œdipe est porteur. Ce qui reste, c'est l'horreur, l'angoisse devant le magma familial, devant l'impossible transmission. C'est aussi l'interrogation sur l'homme et sur ce qui lie les hommes entre eux.

Christian BIET,
Œdipe, Revue Autrement, collection « Figures mythiques »,
© Éditions Autrement, 1999.

Y

YIDDISH

Mais l'action de rabbi Yom Tov Lévy eut une singulière fortune ; s'élevant au-dessus de la tragédie commune, elle devint légende.

Pour comprendre le processus de cette métamorphose, il faut avoir eu vent de l'antique tradition juive des *Lamed-waf* que certains talmudistes font remonter à la source des siècles, aux temps mystérieux du prophète Isaïe. Des fleuves de sang ont coulé, des colonnes de fumée ont obscurci le ciel ; mais franchissant tous ces abîmes, la tradition s'est maintenue intacte, jusqu'à nos jours. Selon elle, le monde reposerait sur trente-six Justes, les *Lamed-waf* que rien ne distingue des simples mortels ; souvent, ils s'ignorent eux-mêmes. Mais s'il venait à en manquer un seul, la souffrance des hommes empoisonnerait jusqu'à l'âme des petits enfants, et l'humanité étoufferait dans un cri. Car les *Lamed-waf* sont le cœur multiplié du monde, et en eux se déversent toutes nos douleurs comme en un réceptacle. Des milliers de récits populaires en font état. Leur présence est attestée partout.

André SCHWARZ-BART,
Le Dernier des Justes,

© Éditions du Seuil, 1959 ; collection « Points », 1996.

Z

ZEUGMA

Zeugma n. m. (mot grec signifiant *réunion*).

Procédé tordu qui consiste à rattacher grammaticalement deux ou plusieurs noms à un adjectif ou à un verbe qui, logiquement, ne se rapporte qu'à l'un des noms. Suis-je clair ? Non ? Bon.

Exemple de zeugma : « En achevant ces mots, Damoclès tira de sa poitrine un soupir et de sa redingote une enveloppe jaune et salie » (ANDRÉ GIDE). C'était un zeugma.

En voici un autre : « Prenant son courage à deux mains et sa Winchester dans l'autre, JOHN KENNEDY se tira une balle dans la bouche » (RICHARD NIXON, *J'ai tout vu, j'y étais*).

Plus périlleux, le double zeugma : « Après avoir sauté sa belle-sœur et le repas du midi, le Petit Prince reprit enfin ses esprits et une banane » (SAINT-EXUPÉRY, *Ça creuse*).

Tel est le zeugma. Il était bon, ami lecteur, que tu le susses.

Pierre DESPROGES,

Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis,
© Éditions du Seuil, 1985 ; collection « Point-Virgule », 1997.

relation
attache
rapport
réunion
entrave
rattachement
entrelacement
enchaînement
cheminement
association
corrélation
analogie
affinité
servitude
filiation
assujettissement
agencement
coordination
rapprochement
union
contrat
fixation
dépendance
obligation
intimité
pérennité
transmission
liaison
lignage

liens

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune
Textes recueillis par Laurent Caillon et Olivia Burton
Septembre 2004

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin
Avec le précieux concours de Monique Renaud et Séverine Magois
Illustration Marc Daniau

achevé d'imprimer en décembre 2004 par l'imprimerie Edgar
dépôt légal décembre 2004
n° de licences 931142-43-44

5 €